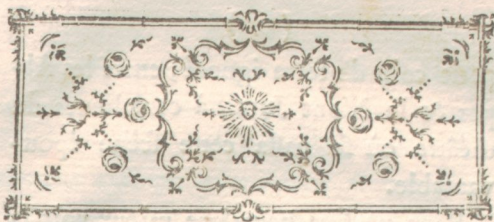




*Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss*



5.
Barb.
Voltaire
Bd 100

L E T T R E

D E

M. D E V O L

A M. D' A M

Premier Mars 1765, au Château de Ferney.

J' A I dévoré, mon cher Ami, le nouveau Mémoire de M. de Beaumont sur l'innocence des Calas; je l'ai admiré, j'ai répandu des larmes, mais il ne m'a rien appris; il y a long-tems que j'étais convaincu, & j'avais eu le bonheur de fournir les premières preuves.

Vous voulez sçavoir comment cette réclamation de toute l'Europe contre le meurtre juridique du malheureux Calas, roué à Toulouse, a pu venir d'un

A



petit coin de terre ignoré, entre les Alpes & le Mont Jura, à cent lieues du théâtre où se passa cette scène épouvantable.

Rien ne fera peut-être mieux voir la chaîne insensible qui lie tous les événemens de ce malheureux monde.

Sur la fin de Mars 1762, un Voyageur, qui avait passé par le Languedoc, & qui vint dans ma retraite à deux lieues de Genève, m'apprit le supplice de Calas, & m'assura qu'il était innocent. Je lui répondis que son crime n'était pas vraisemblable, mais qu'il était moins vraisemblable encore que des Juges eussent sans aucun intérêt fait périr un innocent par le supplice de la roue.

J'appris le lendemain qu'un des enfans de ce malheureux pere s'était réfugié en Suisse assez près de ma chaumière. Sa fuite me fit présumer que la famille était coupable. Cependant, je fis réflexion que le pere avait été



condamné au supplice comme ayant seul assassiné son fils pour la Religion, & que ce pere était mort âgé de soixante-neuf ans. Je ne me souvins pas d'avoir jamais lû qu'aucun vieillard eût été possédé d'un si horrible fanatisme. J'avais toujours remarqué que cette rage n'attaquait d'ordinaire que la jeunesse, dont l'imagination ardente, tumultueuse & faible, s'enflamme par la superstition. Les fanatiques des Cévennes étaient des fous de vingt à trente ans, filés à prophétiser dès l'enfance. Presque tous les Convulsionnaires que j'avais vû à Paris en très-grand nombre, étaient des petites filles & de jeunes garçons. Les vieillards, chez les Moines, sont moins emportés & moins susceptibles des fureurs du zèle, que ceux qui sortent du Noviciat. Les fameux assassins, armés par le Fanatisme, ont tous été de jeunes gens, de même que tous ceux qui ont prétendu être possédés; jamais on n'a vu exorciser

un vieillard. Cette idée me fit douter d'un crime , qui d'ailleurs n'est guères dans la nature. J'en ignorais les circonstances.

Je fis venir le jeune Calas chez moi. Je m'attendais à voir un Energumène tel que son pays en a produit quelquefois. Je vis un enfant simple, ingénu, de la phisionomie la plus douce & la plus intéressante, & qui en me parlant faisait des efforts inutiles pour retenir ses larmes. Il me dit qu'il était à Nîmes en apprentissage chez un Fabriquant , lorsque la voix publique lui avait appris qu'on allait condamner dans Toulouse toute sa famille au supplice ; que presque tout le Languedoc la croyait coupable , & que pour se dérober à des opprobres si affreux , il était venu se cacher en Suisse.

Je lui demandai si son pere & sa mere étaient d'un caractère violent ; il me dit qu'ils n'avaient jamais battu un seul de leurs enfans , & qu'il n'y avait

point de parens plus indulgens & plus tendres.

J'avoue qu'il ne m'en fallut pas davantage pour présumer fortement l'innocence de la famille. Je pris de nouvelles informations de deux Négocians de Genève , d'une probité reconnue , qui avaient logé à Toulouse chez Calas. Ils me confirmèrent dans mon opinion. Loin de croire la famille Calas fanatique & parricide , je crus voir que c'étaient des fanatiques qui l'avaient accusée & perdue. Je sçavais depuis long-tems de quoi l'esprit de parti & la calomnie sont capables.

Mais quel fut mon étonnement , lorsqu'ayant écrit en Languedoc , sur cette étrange aventure , Catholiques & Protestans me répondirent qu'il ne fallait pas douter du crime des Calas. Je ne me rebutai point. Je pris la liberté d'écrire à ceux même qui avaient gouverné la Province , à des Commandans de Provinces voisines , à des Ministres d'E-

tat ; tous me conseillèrent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire ; tout le monde me condamna , & je persistai : voici le parti que je pris.

La veuve de Calas , à qui pour comble de malheur & d'outrage on avait enlevé ses filles , était retirée dans une solitude où elle se nourrissait de ses larmes , & où elle attendait la mort. Je ne m'informai point si elle était attachée ou non à la Religion Protestante , mais seulement si elle croit un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur des crimes. Je lui fis demander si elle signerait , au nom de ce Dieu , que son mari était mort innocent ; elle n'hésita pas. Je n'hésitai pas non plus. Je priai M. Mariette de prendre au Conseil du Roi sa défense. Il fallait tirer Madame Calas de sa retraite , & lui faire entreprendre le voyage de Paris.

On vit alors que s'il y a de grands crimes sur la terre , il y a autant de vertus ; & que si la superstition produit

d'horribles malheurs , la philosophie les répare.

Une Dame , dont la générosité égale la haute naissance , qui était alors à Genève pour faire inoculer ses filles , fut la première qui secourut cette famille infortunée ; des Français , retirés en ce Pays , la seconderent. Des Anglais qui voyageaient se signalerent ; & comme le dit M. de Beaumont , il y eut un combat de générosité entre ces deux Nations , à qui secourerait le mieux la vertu si cruellement opprimée.

Le reste , qui le sçait mieux que vous ? Qui a servi l'innocence avec un zèle plus constant & plus intrépide ? Combien n'avez-vous pas encouragé la voix des Orateurs qui a été entendue de toute la France & de l'Europe attentive ? Nous avons vu renouveler les temps où Cicéron justifiait , devant une assemblée de Législateurs , Amérinus accusé de parricide. Quelques personnes qu'on appelle dévots , se sont élevées contre les Calas ;

mais pour la première fois , depuis l'établissement du Fanatisme , la voix des Sages les a fait taire.

La raison remporte donc de grandes victoires parmi nous ! Mais croiriez-vous , mon cher Ami , que la famille des Calas si bien secourue , si bien vengée , n'était pas la seule alors que la Religion accusât d'un parricide , n'était pas la seule immolée aux fureurs du préjugé. Il y en a une plus malheureuse encore , parce qu'éprouvant les mêmes horreurs , elle n'a pas eu les mêmes consolations , elle n'a point trouvé des Mariette , des Beaumont (a) & des Loiseau.

Il semble qu'il y ait dans le Languedoc une furie infernale amenée au-

(a) Nous devons dire , à l'honneur de l'humanité , que M. de Beaumont se dispose à défendre l'innocence des Sirven , comme il a fait celle des Calas. Je le marquais à M. de Volt., en même temps qu'il m'écrivait cette Lettre.

trefois par les Inquisiteurs à la suite de Simon de Montfort, & que depuis ce tems elle secoue quelquefois son flambeau.

Un Feudiste de Castre, nommé Sirven, avait trois filles. Comme la religion de cette famille est la prétendue Réformée, on enlève, entre les bras de sa femme, la plus jeune de leurs filles. On la met dans un Couvent, on la fouette pour lui mieux apprendre son catéchisme; elle devient folle, elle va se jeter dans un puits à une lieue de la maison de son pere. Aussitôt les zélés ne doutent pas que le pere, la mere & les sœurs n'ayent noyé cette enfant. Il passait pour constant, chez les Catholiques de la Province, qu'un des points capitaux de la Religion Protestante, est que les peres & meres sont tenus de pendre, d'égorger ou de noyer tous leurs enfans qu'ils soupçonneront avoir quelque penchant pour la Religion Romaine. C'était précisément le

temps où les Calas étaient aux fers , & où l'on dressait leur échaffaut.

L'aventure de la fille noyée parvient incontinent à Touloufe. Voilà un nouvel exemple , s'écrie-t-on , d'un pere & d'une mere parricide. La fureur publique s'en augmente ; on roue Calas , & on décrète Sirven , sa femme & ses filles. Sirven épouvanté , n'a que le temps de fuir avec toute sa famille malade. Ils marchent à pied dénués de tout secours , à travers des montagnes escarpées , alors couvertes de neige. Une de ses filles accouche parmi les glaçons ; & mourante , elle emporte son enfant mourant dans ses bras. Ils prennent enfin leur chemin vers la Suisse.

Le même hazard qui m'amena les enfans de Calas , veut encore que les Sirven s'adressent à moi. Figurez-vous , mon ami , quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau. Voilà ce que je vis ; il m'est impossible de vous peindre tant d'in-

nocence & tant de malheurs. Que devais-je faire, & qu'eussiez-vous fait à ma place ? faut-il s'en tenir à gémir sur la nature humaine ? Je prends la liberté d'écrire à M. le premier Président de Languedoc, homme vertueux & sage : mais il n'était point à Toulouse. Je fais présenter par un de vos amis un Placet à M. le Vice-Chancelier. Pendant ce temps-là on exécute vers Castres en effigie le pere, la mere, les deux filles ; leur bien est confisqué, dévasté, il n'en reste plus rien.

Voilà toute une famille honnête, innocente, vertueuse, livrée à l'opprobre & à la mendicité chez les étrangers : ils trouvent de la pitié, sans doute ; mais qu'il est dur d'être jusqu'au tombeau un objet de pitié ! On me répond enfin qu'on pourra leur obtenir des Lettres de grace. Je crus d'abord que c'était de leurs Juges qu'on me parlait, & que ces lettres étaient pour eux. Vous croyez bien que la famille aimerait mieux mendier

son pain de porte en porte , & expirer de misere , que de demander une grace qui supposerait un crime trop horrible pour être gracieable ; mais aussi , comment obtenir justice ? comment s'aller remettre en prison dans sa patrie où la moitié du peuple dit encore que le meurtre de Calas était juste ? ira-t-on une seconde fois demander une évocation au Conseil ? tentera-t-on d'émouvoir la pitié publique que l'infortune des Calas a peut-être épuisée , & qui se lassera d'avoir des accusations de parricide à réfuter , des condamnés à réhabiliter , & des Juges à confondre ?

Ces deux événemens tragiques arrivés coup sur coup , ne sont-ils pas , mon ami , des preuves de cette fatalité inévitable à laquelle notre misérable espèce est soumise ? Vérité terrible , tant enseignée dans Homere & dans Sophocle ; mais vérité utile , puisqu'elle nous apprend à nous résigner & à sçavoir souffrir.

Vous dirai-je que tandis que le désastre étonnant des Calas & des Sirven affligeait ma sensibilité, un homme dont vous devinerez l'état à ses discours, me reprocha l'intérêt que je prenais à deux familles qui m'étaient étrangères ! De quoi vous mêlez-vous ? me dit-il ; laissez les morts ensevelir leurs morts. Je lui répondis : j'ai trouvé dans mes deserts l'Israélite baigné dans son sang ; souffrez que je répande un peu d'huile & de vin sur ses blessures : vous êtes Lévirite ; laissez-moi être Samaritain.

Il est vrai que pour prix de mes peines on m'a bien traité en Samaritain ; on a fait un libelle diffamatoire sous le nom d'Instruction pastorale & de Mandement ; mais il faut l'oublier ; c'est un Jésuite qui l'a composé. Le malheureux ne sçavait pas alors que je donnais un asyle à un Jésuite. Pouvais-je mieux prouver que nous devons regarder nos ennemis comme nos freres ?

Vos passions sont l'amour de la vérité,

l'humanité, la haine de la calomnie. La conformité de nos caractères a produit notre amitié. J'ai passé ma vie à chercher, à publier cette vérité que j'aime. Quel autre des Historiens modernes a défendu la mémoire d'un grand Prince contre les impostures atroces de je ne sçais quel Ecrivain, qu'on peut appeller le calomniateur des Rois, des Ministres & des grands Capitaines, & qui cependant aujourd'hui ne peut trouver un lecteur ?

Je n'ai donc fait dans les horribles défastres des Calas & des Sirven que ce que font tous les hommes; j'ai suivi mon penchant. Celui d'un philosophe n'est pas de plaindre les malheureux, c'est de les servir.

Je sçais avec quelle fureur le fanatisme s'élève contre la philosophie. Elle a deux filles qu'il voudrait faire périr comme Calas, ce sont la vérité & la tolérance, tandis que la philosophie ne veut que désarmer les enfans du fanatisme, le mensonge & la persécution.

Des gens qui ne raisonnent pas ont voulu décréditer ceux qui raisonnent ; ils ont confondu le philosophe avec le sophiste ; ils se sont bien trompés. Le vrai philosophe peut quelquefois s'irriter contre la calomnie qui le poursuit lui-même. Il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire qui outrage deux fois par mois la raison , le bon goût & la vertu. Il peut même livrer en passant , au ridicule , ceux qui insultent à la littérature dans le sanctuaire où ils auraient dû l'honorer , mais il ne connaît ni les cabales , ni les sourdes pratiques , ni la vengeance. Il sçait comme le sage de Montbart , comme celui de Voré , rendre la terre plus fertile & ses habitans plus heureux. Le vrai philosophe défri- che les champs incultes , augmente le nombre des charrues , & par conséquent des habitans ; occupe le pauvre & l'enrichit , encourage les mariages , établit l'orphelin , ne murmure point contre des impôts nécessaires , & met le Cultiva-

teur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, & il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux; enfin, il sçait être ami.

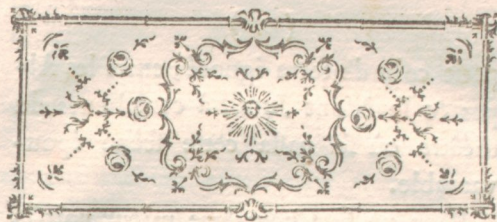
Je m'apperçois que je fais votre portrait, & qu'il n'y manquerait rien si vous étiez assez heureux pour habiter la Campagne.

F I N.

212







Barb.
Vollard
Bde 00

LETTRE

D E

M. DE VOL.....

A M. D'AM.....

Premier Mars 1765, au Château de Ferney.

J'AI dévoré, mon cher Ami, le nouveau Mémoire de M. de Beaumont sur l'innocence des Calas; je l'ai admiré, j'ai répandu des larmes, mais il ne m'a rien appris; il y a long-tems que j'étais convaincu, & j'avais eu le bonheur de fournir les premières preuves.

Vous voulez sçavoir comment cette réclamation de toute l'Europe contre le meurtre juridique du malheureux Calas, roué à Toulouse, a pu venir d'un

A